ESSAI
SUR LA NOSTALGIE,

APPELÉE VULGAIREMENT

MALADIE DU PAYS.

Présenté et soutenu à l'Ecole de Médecine de Paris, le 29 prairial an 11;

PAR D. F. N. GUERBOIS,

Ex-Chirurgien de première classe de l'armée d'Italie, Officier de santé de l'hospice de Liancourt, département de l'Oise.

Ils laissaient, en partant, une mère cherie.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE VALADE, RUE COQUILLIÈRE, n°. 404.

AN XI. — 1803.

PROFESSEURS

DE L'ÉCOLE.

Les Citoyens,

CHAUSSIER, DUMÉRIL,	Anatomie et Physiologie.
FOURCROY, DEYEUX,	Chimie médicale et Pharmacie.
HALLÉ, DESGENETTES,	Physique médicale et Hygiène.
LASSUS, PERCY,	Pathologie externe.
PINEL, BOURDIER,	Pathologie interne.
PEYRILHE, RICHARD,	Histoire naturelle médicale.
SABATIER, LALLEMENT,	Médecine opératoire.
PELLETAN, BOYER,	Clinique externe.
CORVISART, LEROUX,	Clinique interne.
DUBOIS, PETIT-RADEL,	Clinique de l'Ecole, dite de Perfectionnement.
LEROY, BAUDELOCQUE,	Accouchemens, Maladies des femmes, éducation physique des enfans.
LECLERC, CABANIS,	Médecine légale, Histoire de la Médecine.
THOURET,	Doctrine d'Hippocrate et Histoire des cas rares.
SUE,	Bibliographie médicale.
THILLAYE,	Démonstration des drogu. usuelles et des instrum. de Médec. opératoire.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A MA MÈRE.

D. F. N. GUERBOIS.

AVANT-PROPOS.

ATTACHÉ, pendant près de sept ans, au service de santé des hôpitaux ambulans du Rhin et de l'Italie, j'ai eu fréquemment l'occasion d'observer la maladie qui fait le sujet de cette Dissertation. J'en fus moi-même atteint, lorsque je partis pour l'armée. C'étoit la première fois que je quittais ma mère : ses yeux baignés de larmes, sa main qui s'attachoit à la mienne, ses regards qui me rappeloient sans cesse, imprimèrent dans mon cœur, un souvenir que je conservai par-tout. Doux souvenir, tu étois ma seule consolation, et pourtant tu me tourmentois sans cesse ! Enfin, au bout de six mois, des occupations

qui employoient tous mes instans, des études qui absorboient toutes mes facultés, les conseils de cette excellente mère, qui me faisoit appercevoir, quoique dans le lointain, la possibilité future de notre réunion, voilà ce qui a contribué à dissiper cette disposition triste, sombre, malheureuse, dans laquelle je vivois depuis mon arrivée sur les bords du Rhin, à laquelle succéda une disposition plus calme, plus douce. Dès lors il me fut possible de profiter des nombreux moyens d'observations qui m'étoient offerts chaque jour dans les hôpitaux de l'armée. Mes premiers regards se portèrent particulièrement sur les jeunes militaires qui venoient de quitter la maison paternelle. La peine qu'ils cherchoient à cacher, m'attiroit

vers eux d'une manière irrésistible. Je les devinois si bien ! je sentois si profondément, par ma propre expérience, ce qu'ils devoient éprouver ! j'avois besoin de les encourager, de les distraire, de les consoler, de les arracher à leur position pénible.

J'en rencontrais à chaque pas ; j'en observai sur-tout un très-grand nombre, à deux époques bien remarquables ; époques malheureuses, qui furent signalées par des épidémies meurtrières, et dont je donnerai l'histoire dans cette Dissertation. Je m'estimerai très-heureux si ces observations peuvent servir à la conservation de quelques-uns de ces êtres intéressans, qui portent leurs premiers pas dans une

carrière où ils peuvent trouver les moyens d'assurer la gloire, la tranquillité et le bonheur de leur pays.

DE LA NOSTALGIE,

APPELÉE VULGAIREMENT

MALADIE DU PAYS.

On a appelé long-tems, et beaucoup de personnes appelent encore aujourd'hui *Maladie du pays*, celle dont nous allons traiter. On lui a donné ce nom, parce qu'elle est caractérisée par le besoin impérieux qu'éprouvent, ceux qui en sont atteints, de retourner dans leur pays, de revoir les lieux qu'ils ont habités dès leur enfance, en un mot par le besoin pressant de retrouver leur première demeure.

Depuis les animaux jusqu'à l'homme sauvage, et depuis l'homme sauvage jusqu'à l'homme civilisé, tous les êtres qui respirent, éprouvent ce besoin. Pour ne citer qu'un exemple parmi les animaux, voyez le cerf, que des chasseurs impitoyables ont lancé loin de sa paisible retraite; il y revient d'un pas rapide, dès qu'il est libre, et il verse, en la retrouvant, des

larmes de joie. Le bruit de ses ennemis le force-t-il une seconde fois à la fuite, il s'en éloigne de nouveau; mais c'est pour y revenir encore, lorsqu'il a échappé à ses ennemis : c'est cet invincible besoin d'y revenir qui est la cause de sa perte.

Voyez le Montagnard, espèce d'homme sauvage, dont la cabane est entourée de neiges et de glaces presqu'éternelles; chassé de sa demeure, par la faim, il va dans les pays lointains chercher les moyens d'assurer son existence; il se livre, pendant vingt ans, aux travaux les plus pénibles, pour s'élever au-dessus de la misère. Quand il l'a surmontée; quand, à la sueur de son corps, il a pu s'assurer une médiocre aisance; tourmenté du desir de retourner dans son pays, rien ne l'arrête, il retourne dans sa cabane. Il la revoit avec des larmes d'attendrissement, pour ne la plus quitter : pendant les vingt ans qu'il en a été éloigné, il aspirait chaque jour au moment d'y passer ses vieux jours, d'y finir sa carrière.

Voyez l'homme civilisé, l'habitant des villes; voyez l'européen, transporté par la soif de l'or sur un autre hémisphère : il travaille nuit et jour pour s'enrichir; il ne craint ni peines, ni

fatigues, quand elles lui servent à grossir sa fortune, à accumuler des sommes immenses : *de l'or, de l'or*, c'est le seul mot qu'il profère, le seul objet qui l'occupe. Il entasse millions sur millions. Mais il n'aura pas plutôt étanché la cruelle soif qui lui a fait quitter son pays, que le besoin d'y retourner naîtra dans son cœur. Chaque jour le développe de plus en plus; c'est pour le malheureux un tourment continuel. Et s'il ne peut remplir l'espérance qu'il a de revoir les lieux qu'il a quittés, il périra de tristesse et d'ennui, au milieu de ses richesses.

Je laisse à d'autres à rechercher d'où vient ce besoin chez les animaux. C'est chez l'homme que je dois l'examiner ; c'est chez lui que je vais tâcher de l'analyser. Qu'est-ce donc que ce besoin que l'homme éprouve, quand il est loin des lieux qui l'ont vu naître, de ces lieux, témoins du bonheur de son premier âge ? Il serait absurde de le regarder comme un mouvement seulement machinal, comme un besoin purement physique ; les regrets qui voyagent avec celui qui sort de son pays, qui le suivent par-tout, à quoi les attribuer? au desir qu'il conserve toujours de revoir un arbre, un champ, une maison, qui lui sont chers? Séparé

de tout de ce qu'il aime, tous les liens qui l'attachaient à la vie sont rompus ; le monde entier n'est plus pour lui qu'un vaste désert. Tout l'ennuie, tout le tourmente, tout l'accable. Un découragement total s'empare de lui ; il veut en vain le surmonter. Efforts inutiles ! il reste malgré lui, livré continuellement à un état de tristesse et d'ennui, qui mine chaque jour son existence. C'est cet état de tristesse profonde et douloureuse, qui a fait donner à cette maladie le nom de Nostalgie. Voyons d'abord ce qu'on doit entendre par cette dénomination.

De la Nostalgie en général.

Le mot Nostalgie est composé de deux racines grecques(1) : cette maladie qui est répandue, d'une

(1) Tous les Lexicographes s'accordent à en tirer l'étymologie de NOSTOS, qu'ils traduisent par celui de *reditus*, retour ; et d'ALGIA, dérivé d'ALGOS, qui signifie *douleur*, *affection douloureuse*, *maladie*, et, d'après cette interprétation, ils prétendent que ce mot signifie littéralement *desir du retour dans sa patrie*, *ennui causé par le desir du retour* ; mais, suivant le professeur *Chaussier*, on peut présenter une autre explication aussi vraisemblable, et peut-être plus conforme à l'objet que l'on cherche à exprimer.

1°. Ce mot NOSTOS, que l'on a souvent écrit MOSTOS,

manière presque générale, sur toute la surface du globe, qui règne indifféremment dans toutes les saisons, dans tous les pays, qui attaque tous les tempéramens et tous les âges, reconnait une infinité de causes, telles que des pertes considérables, des projets de fortune culbutés, une ambition trompée, une jalousie

---

et que les Latins ont traduit par celui de *pullus, pusillus*, signifie seulement un *poussin* ; mais, par extension ou par comparaison, on l'a employé pour désigner un homme *pusillanime*, faible, qui a les habitudes du poussin, un nouveau venu qui regrette sa mère.

2°. Il est aussi employé, ainsi que ses dérivés, pour désigner un *nid*, et par extension le *lieu natal*, acception que les latins ont traduit par les mots *nidus, pullities, monfiuncula*, comme on peut le voir dans les dictionnaires grecs, où l'on trouvera aussi le composé NOSTOPOIEÔ, *nidum struo*, je fuis, je construis un nid.

Ainsi, en se bornant à ces deux dernières acceptions, on peut dire que la *Nostalgie* ou *Nostomanie*, comme le préfèrent quelques écrivains, est la *maladie du pays*, du *lieu natal*, ou, si l'on veut, l'*affection des nouveaux venus*, des hommes faibles qui regrettent le lieu natal, ne pensent et ne s'occupent que de leurs habitudes premières, interprétation qui paraît plus conforme à la véritable composition du mot, ou l'objet que l'on veut exprimer, et à la nature même de l'affection.

inquiete, un amour malheureux, l'éloignement du centre de ses affections, l'incertitude sur son sort à venir. Mon projet étant de fixer mon attention sur la maladie produite par l'isolement ou la réunion des deux dernières causes que je viens de citer, je m'y arrêterai d'une manière particulière.

De la Nostalgie proprement dite.

J'appelle Nostalgie proprement dite, cette maladie qui poursuit un être sensible, à mesure qu'il s'éloigne de tout ce qu'il a de plus cher au monde. L'état de solitude qui devient chaque jour, pour lui, plus effrayant, le plonge dans les réflexions les plus noires. Le souvenir du passé excite ses regrets; il craint d'envisager l'avenir; il souffre, languit et meurt, si rien ne le soustrait à sa malheureuse position. Cette terminaison funeste est heureusement assez rare, quand la Nostalgie existe seule : mais quand elle est compliquée avec les maladies régnantes, elle en aggrave les divers symptômes, et en rend ordinairement les suites bien plus fâcheuses. Examinons-là d'abord seule.

De la Nostalgie dans les différens âges.

La Nostalgie peut exister dans tous les âges, dans l'enfance la plus tendre, comme dans la vieillesse la plus avancée. Et, en effet, voyez un enfant de trois ans seulement, que sa nourrice vient rendre à ses parens : il gémit, il pleure et se désole quand il la voit partir; il reste attaché à la porte par laquelle elle est sortie. On a beau lui prodiguer, et bonbons, et caressses, il refuse tout; il demande, à chaque instant, sa nourrice; il l'appelle sans cesse. Ce n'est point l'idée de l'avenir qui le tourmente; il ne l'a point, il ne peut pas encore l'avoir. C'est donc le souvenir seul du passé. C'est la première peine qu'il éprouve; rien ne peut l'adoucir : quelquefois même, pour calmer le chagrin dans lequel l'a plongé cette séparation, on est obligé de la faire cesser. Il est vrai que chez le plus grand nombre, grâce à l'extrême mobilité des impressions de cet âge, un laps de tems peu considérable, des distractions légères, quelques témoignages de bienveillance suffisent pour faire oublier à ces enfans celle qui leur a prodigué des soins depuis leur naissance; mais ils n'en ont pas moins éprouvé, à l'instant de son dé-

part, le mal affreux d'un aussi cruel moment. Mères courageuses, mères respectables qui, satisfaisant au plus doux vœu de la nature, nourrissez vos enfans de votre propre lait, qui leur consacrez tous vos soins, tous vos instans, soyez mille fois heureuses en songeant que vous leur donnez plus que la vie, puisque vous leur assurez, du moins pour leurs tendres années, un bonheur qui sera sans nuage !

Le vieillard que des circonstances malheureuses ont arraché à ses foyers, à sa famille, à ses amis, et ont forcé de se transporter dans une terre étrangère, ne soupire-t-il pas chaque jour après le pays qu'il habitait ? Il y jouissait de l'attachement, de l'estime, de la considération, et peut-être de la reconnaissance de ses voisins. Que de motifs de regrets ! que lui fait alors la vie ? Elle lui devient insupportable ; il appelle la mort, et bientôt son corps affaibli par l'âge et accablé par la douleur, cesse d'exister, s'il ne peut entrevoir la fin de son exil.

Si, comme nous venons de le voir, aux deux extrémités de la vie, l'homme est sujet à la Nostalgie, que sera-ce si elle saisit le jeune homme de vingt ans ? A cet âge où le cœur est tout aimant, où il commence à goûter, d'une

manière délicieuse, le bonheur d'être aimé. Quel déchirement ne doit-il pas éprouver quand, brusquement et sans y être préparé, il faut s'arracher des bras d'une mère, d'une sœur, peut-être même d'une amante ?....... Quel vide affreux doit succéder à cette cruelle séparation ! quelle tristesse profonde doit en être la suite ! Ce sont les effets malheureux et terribles de cette tristesse, dont nous allons donner des preuves malheureusement trop vraies.

De la Nostalgie qui a régné à l'armée du Rhin au commencement de l'an 2.

Les officiers de santé qui ont été employés dans les armées, pendant la dernière guerre, ont pu observer plusieurs épidémies, qu'on a pu appeler *Nostalgiques*. Quant à moi, j'en ai vu deux bien terribles : la première, à l'armée du Rhin, pendant le commencement de l'an II ; la seconde, à l'armée des Alpes, au commencement de l'an VIII. Voici d'abord quelle a été celle de l'armée du Rhin et les circonstances qui l'ont amenée. La loi du 23 août 1793, sur la réquisition, enleva, dans un instant, tous les jeunes gens de 18 à 25 ans. Faibles, forts, pauvres, riches, campagnards,

citadins, tous furent obligés d'être soldats. Les uns traînaient péniblement un corps frêle et souffrant de pays en pays; les autres plus robustes sentaient plus fortement les pertes qu'ils avaient faites, et emportaient avec eux des regrets plus profonds. Celui-ci pleurait sa chaumière, celui-la regrettait une douce existence; un autre versait des larmes au seul aspect d'une charrue; un autre, enfin, songeait que, dans la ville qu'il avait quittée, il avait abandonné les liaisons les plus chères: plusieurs avaient été obligé de renoncer à l'espoir d'un établissement prochain; tous laissaient, et parens, et amis, et, avec eux, le seul bonheur qu'ils avaient pu goûter. Ils allaient commencer une vie toute nouvelle; et quel avenir leur promettait cette vie! Formés en bataillons, les réquisitionnaires furent envoyés de tous côtés aux frontières. Chaque jour qui les éloignait du toît paternel, était un jour donné tout entier aux regrets Certains de ce qu'ils avaient quitté, savaient-ils ce qu'ils allaient retrouver? Ceux qui approchaient de l'armée du Rhin, apprenaient, à chaque pas qu'ils faisaient en avant, la défaite de l'armée, le blocus de Landau, la retraite des lignes de Weissembourg, l'arrivée

des troupes autrichiennes sous les murs de Strasbourg. Ils se croyaient voués à une mort certaine ; ils reportaient en arrière leurs regards comme pour dire un dernier adieu aux pays qu'ils venaient de quitter. Une tristesse profonde et continuelle s'emparait d'eux. En vain, ils s'efforçaient de la repousser ; elle s'acharnait à leur poursuite, leur enlevait leurs forces, et plusieurs, incapables de soutenir les fatigues d'une armée active, entraient à l'hôpital, où souvent ils ne trouvaient la fin de leurs maux qu'avec celle de leur vie. Les principaux symptômes qu'on remarquait chez la plupart d'entre eux, consistaient dans un air triste, mélancolique ; dans un regard stupide, des yeux par fois hagards, une figure inanimée, un dégoût général, une indifférence pour tout ; le pouls était faible, lent, avec quelquefois de la fièvre, mais à peine sensible ; un assoupissement assez constant ; pendant le sommeil, quelques expressions échappées avec des sanglots et des larmes ; la presqu'impossibilité de quitter le lit ; un silence opiniâtre ; le refus de boissons et d'alimens ; l'amaigrissement, le marasme et la mort. La maladie n'était pas, chez tous, portée à ce dernier degré ; mais si elle n'était

pas funeste d'une manière directe, elle le devenait d'une manière indirecte.

Tous les hôpitaux du Rhin, et particulièrement ceux de Strasbourg, regorgeaient alors de malades, et offraient une grande variété de maladies. Cette variété n'existait guère pour les nouveaux soldats. Chez eux, la Nostalgie se faisait aisément reconnaître aux symptômes que je viens de décrire, qui étaient seulement plus ou moins modérés, plus ou moins intenses. Les autres malades appelaient la guérison avec plus ou moins d'impatience, tandis que les Nostalgiques ne la desiraient point, et n'y songeaient même pas : rien ne pouvait les distraire. Les seuls momens de bonheur qu'ils pouvaient goûter, étaient ceux que leur procurait la vue inespérée d'un de leurs compatriotes. Aussi quand un Nostalgique, entrant dans une salle, appercevait un soldat de son pays, il s'approchait de son lit, se précipitait dans ses bras, et tous deux s'embrassant tendrement, pleuraient de joie sans se rien dire : on eût dit un frère qui rencontrait son frère. Qui n'a pas été souvent et doucement ému à la vue d'un pareil spectacle !

Chaque jour cependant augmentait le nom-

bre des Nostalgiques; chaque jour en voyait périr un grand nombre. Les médecins, remarquant une si terrible mortalité établie principalement chez les sujets de 18 à 25 ans, en recherchèrent soigneusement la cause. Cet état de préoccupation constante, cette espèce d'anéantissement universel, cette indifférence pour tout, annonçaient évidemment un chagrin profond, et la cause de ce chagrin ne fut pas difficile à deviner. Je dis deviner; car il était impossible d'arracher un aveu à ces sortes de malades; aucun ne voulait dire ce qu'il éprouvait. Ils paraissaient, pour-ainsi-dire, honteux du mal qu'ils ressentaient; mais ils se trahissaient par la joie que faisait éclater, dans leurs yeux, la promesse d'un congé, au moyen duquel ils pourraient aller passer quelques tems dans leurs familles: et, en effet, ce moyen réussit à arrêter les progrès de la mortalité. Un Nostalgique paraissait-il en danger? Si les personnes qui l'approchaient lui faisaient entrevoir la possibilité d'aller dans son pays, cela seul le tirait de son assoupissement: chaque jour on lui en parlait, et chaque parole qui annonçait la promesse d'un congé de convalescence semblait le ranimer. Aussi quand il voyait approcher le

médecin de son lit, il avait l'air de chercher avec inquiétude, dans ses yeux, la décision de son sort. Il craignait de n'y pas rencontrer cette compassion si utile à l'être malheureux, gissant sur un lit de douleur : il se trompait, il la trouvait toujours ; car il faut que je rende ici hommage aux médecins que j'ai connus à l'armée du Rhin. Je les ai tous vu les amis et les pères de leurs malades ; je les ai toujours vu leur donner les témoignages d'une bonté vraiment paternelle : ils savaient distinguer celui qui avait besoin de médicamens, de celui à qui il ne fallait que des paroles consolantes ; ils les leur prodiguaient toujours avec une douce bienveillance. Ils furent bientôt convaincus que le seul moyen de guérir radicalement les Nostalgiques, était de les renvoyer passer quelque tems dans leur pays, et ils employèrent ce moyen à l'égard des malades, dont les symptômes étaient les plus menaçans.

J'ai déjà dit que la maladie n'existait pas au même degré chez tous ; quelques-uns avaient assez de force pour la surmonter; chez quelques autres elle était plus longue, et prolongeait par conséquent leur séjour dans l'hôpital. Mais ce séjour prolongé leur devenait presque toujours

funeste : car ils étaient tôt ou tard atteints par les maladies qui régnaient d'une manière terrible chez les vieux soldats. Une constitution froide et humide, le voisinage du Rhin, les bivouacs continuels sur les bords de ce fleuve, dans un tems toujours brumeux, les fatigues extraordinaires essuyées par l'armée depuis son départ de Mayence, les privations de tous genres qu'elle avait souffertes, le manque de vivres et de vêtemens, et peut-être aussi l'état de stupeur que produit une défaite sur un soldat accoutumé à vaincre, toutes ces causes avaient produit une grande quantité de maladies. Les fièvres rémittentes, les dysenteries opiniâtres, les fièvres catharrales putrides, et les fièvres putrides-malignes, exerçaient des ravages effrayans sur toute la ligne. Dans tous les hôpitaux encombrés de malades, la contagion était alarmante; elle frappait avec fureur toutes les personnes qui approchaient des salles. J'ai vu plusieurs officiers de visite en être atteints, pour avoir séjourné seulement une heure dans l'hôpital, et avoir parcouru, pendant ce court espace de tems, une douzaine de salles. Que devait-il arriver à ceux qui n'en sortaient pour-ainsi-dire jamais; à ceux qui, occupés chaque jour à

prodiguer des soins aux malades, étaient toujours avec eux ? Aussi combien n'avons-nous pas perdu d'officiers de santé de tous les âges ! Qu'il me soit permis de répandre des larmes sur la tombe d'un grand nombre de mes camarades, qui furent alors enlevés à la fleur de leur âge, et au commencement d'une carrière, où ils s'étaient déjà fait distinguer par leur mérite et leurs talens.

Peu s'en est fallu qu'aux pertes immenses que nous avons faites alors, il n'en ait été ajouté une irréparable pour la chirurgie française. Un chirurgien de première classe de l'armée du Rhin, maintenant en chef dans un des hôpitaux de Paris, élève de son père et de *Dessault*, jeune homme d'un mérite distingué, aussi modeste qu'instruit, le citoyen *Brasdor* était alors à la tête de l'hôpital Sainte-Marguerite de Strasbourg. Il passait les journées entières dans les salles, au milieu des maladies les plus contagieuses. Plus le mal était grand, plus il déployait d'énergie. La mortalité la plus cruelle ne pouvait l'intimider, ni l'empêcher de rester à son poste, et d'y braver le danger. Il consolait les uns, encourageait les autres, et prouvait à tous, par sa présence assidue,

que les maladies n'étaient pas aussi redoutables qu'on voulait le faire croire. L'opinion contraire était tellement accréditée chez les soldats, qu'il eut bien de la peine à la déraciner : il y réussit enfin. Epuisé de fatigues, il fut atteint d'une fièvre putride, dont je donnerai l'histoire dans ma seconde observation ; cette maladie fut précédée et accompagnée de *Nostalgie :* les symptômes en furent très-alarmans. Pendant dix jours nous désespérâmes du salut de notre chef; enfin, il fut rendu, le vingt-deuxième jour, à nos vœux et à notre amitié. O toi, à qui je dois mon existence, et celle de trois de mes plus chers amis! reçois l'hommage de ma vive reconnaissance; reçois-le chaque jour, car c'est chaque jour le besoin de mon cœur; reçois les remerciemens de la plus tendre des mères, qui ne cesse de répéter qu'elle te doit la vie de son fils.

Si la contagion n'épargnait aucune des personnes qui fréquentaient souvent les salles, elle devait, à plus forte raison, atteindre ceux dont le séjour s'y trouvait prolongé d'une manière non interrompue, et qui occupaient des lits voisins des malades agonisans. Aussi, les mal-

heureux *Nostalgiques*, affaiblis par l'état de tourment qui les minait sans relâche depuis long-tems, venaient puiser, dans le foyer de la contagion, les miasmes putrides qui achevaient de terminer leur triste existence. La *Nostalgie* compliquée avec les fièvres régnantes alors, rendait celles-ci bien plus funestes; aussi très-peu de *Nostalgiques* échappèrent; et le seul moyen de les guérir était de joindre, au traitement indiqué pour les maladies contagieuses, la promesse de leur donner une permission de retourner dans leurs foyers.

Exemples de Nostalgie, compliquant les maladies régnante.

PREMIÈRE OBSERVATION.

Le nommé Charles Dufour, âgé de vingt ans, d'un tempérament sec et bilieux, éprouvait, depuis huit à dix jours, des lassitudes dans les membres, accompagnées d'un malaise et d'un dégoût général; le onzième jour il fut obligé de garder le lit : voici les symptômes qu'il nous offrit.

Le premier jour, un mouvement léger de fièvre avec un mal de tête vague; la langue

sale et quelques nausées, peu de soif. On lui prescrivit, pour le lendemain, un émétique, qui procura quelques vomissemens, suivis de quelques évacuations alvines : le soir il parut fort accablé.

Le troisième jour, il se plaignit peu du mal de tête, mais son air était morne, son regard mal assuré.

Le quatrième jour, au matin, la fièvre était un peu plus forte, la figure à-peu-près la même que la veille ; mais il existait un commencement de surdité. Une décoction de tamarin simple fut prescrite et donnée à grande dose ; le soir, le malade eut un redoublement assez fort.

Le cinquième jour, au matin, son état présentait un peu de calme, la fièvre semblait modérée ; mais depuis midi jusqu'à dix heures du soir, il eut deux redoublemens, qui ne furent séparés l'un de l'autre que par une heure d'intervalle. Ces deux redoublemens furent accompagnés d'un commencement de délire.

Le sixième jour, au matin, le pouls faible, l'air abbatu, la surdité augmentée, réponses néanmoins avec assez de suite ; le soir, redoublemens plus forts que ceux de la veille, un

délire considérable, beaucoup de mots entrecoupés, aucune idée suivie.

Le septième jour, au matin, le pouls plus faible que le sixième, le regard tout-à-fait égaré, aucune parole raisonnable; la langue et les dents présentant un commencement d'enduit noirâtre. Les vésicatoires furent appliqués aux deux jambes, et les décoctions de quinquina unies aux décoctions de tamarin : le soir, augmentation du redoublement ainsi que du délire, qui fut très-violent. Le malade tantôt appelait sa sœur, tantôt croyait parler à sa mère; ses yeux se remplissaient de larmes.

Le huitième jour, à la levée des vésicatoires, il parut souffrir beaucoup; il répondit un peu mieux que la veille aux questions que je lui fis : je profitai de ce moment, que je crus favorable, pour lui parler de sa famille; je tâchais de lui faire concevoir l'espérance de la revoir sous peu de tems, il ne répondait rien; mais il n'était pas difficile d'interpréter son silence.

Le neuvième jour, les vésicatoires avaient excité une suppuration assez abondante. Le pouls était plus développé, l'œil un peu meilleur, la langue à-peu-près dans le même état que le huitième jour. Je lui parlai de nouveau de sa

mère ; je lui promis positivement de lui procurer les moyens d'aller passer quelques mois auprès d'elle, aussitôt qu'il serait un peu rétabli. Dès lors il parut prendre, avec plaisir, les boissons qui lui furent prescrites : jusqu'à ce moment il ne les avait prises qu'avec la plus grande indifférence, pour ne pas dire avec répugnance.

Le dixième jour le pouls était assez plein, la respiration, qui avait été laborieuse pendant quelques jours, devenait plus facile ; la langue était un peu moins sèche, la peau plus souple et même un peu humectée. Je ne pus converser que peu de tems avec le malade, et je choisis toujours le sujet d'entretien qui, seul, pouvait lui convenir ; quand je le quittai, je crus devoir être rassuré sur les suites de sa maladie.

En effet, le onzième jour sa situation était généralement bien meilleure, le pouls assez fort, accompagné d'une transpiration légère. Il avait eu la nuit deux évacuations alvines ; il n'eût point, le soir, de redoublement sensible.

Le douzième jour fût à-peu-près semblable à celui de la veille, le pouls assez régulier, la langue assez humectée, les urines un peu troubles. Je lui promis qu'il aurait un congé de

convalescence, sous huit jours, s'il continuait d'aller aussi bien : l'appetit qui s'était annoncé faiblement, le onzième jour, était un peu augmenté.

Le treizième, au matin, il commença à prendre quelques alimens légers.

Le quatorzième, il mangea avec plus de plaisir que la veille. Le quinzième jour il put se lever ; le seizième jour et les suivans, son état s'améliora de plus en plus, et la convalescence fut confirmée le vingt-quatrième jour de son entrée à l'hôpital. Il en sortit pour aller dans son pays. Il avait, en partant, cet air de satisfaction qu'on ne remarque que sur le visage de l'homme heureux.

Parlons un peu des causes qui avaient préparé cette maladie. Dufour était, depuis trois mois, à l'armée, quand il tomba malade. Seul garçon, chargé du soin d'une mère infirme et de trois sœurs ; il était sur le point de se marier, au moment où il fut compris dans la loi du 23 août. Ses parens lui avaient donné une éducation douce et paisible ; il avait des goûts simples, le cœur excellent et aucune espèce d'idée d'ambition. J'avais eu occasion de le connaître et de le juger, dans plusieurs promenades

que nous avions faites ensemble quelque tems auparavant sa maladie. Sa conversation était bonne et aimable ; il était continuellement occupé de sa pauvre mère, qu'il avait laissée infirme et désolée. En vain je hasardai de tems en tems quelques paroles consolantes, il était impossible de calmer sa douleur ; il ne pouvait y résister longtems. Aussi il ne tarda pas à essuyer cette fièvre, qui se serait terminée certainement d'une manière funeste ; si l'on n'eût pas employé, j'ose le dire, le seul moyen de guérison complette.

SECONDE OBSERVATION.

Alexandre Brasdor, âgé de vingt-deux ans, d'un tempérament bilieux porté à l'extrême, chirurgien en chef de l'hôpital Sainte-Margueritte de Strasbourg, le même dont j'ai parlé plus haut page 24, tomba tout-à-coup malade.

Le premier jour il eut un violent mal de tête, accompagné d'un frisson général, de la fièvre, et d'une envie de vomir, insupportable : il envoya chercher un vomitif qu'il prit sur-le-champ ; il eut des vomissemens extrêmement violens, d'une matière jaunâtre et poracée. Le

soir il se sentit très-fatigué, la fièvre était forte; il ne dormit presque pas.

Le deuxième jour, la fièvre était augmentée, la soif considérable; il buvait abondamment d'une limonade citrine assez légère.

Du troisième au septième jour, inclusivement, la maladie marcha d'une manière presqu'insensible. Les symptômes commencèrent alors à devenir très-inquiétans; l'air était abattu, la prostration des forces était extrême, il était presque toujours assoupi; on ne lui arrachait que très-difficilement quelques paroles.

Le huitième jour, la matinée fut assez paisible; mais le soir il y eut plusieurs redoublemens, et le délire commença à s'annoncer.

Le neuvième jour le matin, le pouls était très-faible, les yeux hagards. La langue était un peu noire; le malade répondait cependant aux diverses questions qu'on lui faisait. Le soir, le redoublement fut plus fort que la veille, et le délire fut de même augmenté.

Le dixième jour, l'état était à-peu-près le même que le neuvième, si ce n'est que Brasdor éprouvait encore plus de faiblesse. Presque pas une idée suivie. Les vésicatoires furent appliquées et les potions huileuses camphrées unies

aux limonades citrines, plus chargées que dans les premiers jours. Dans la journée, il y eut plusieurs redoublemens. Celui du soir, surtout, fut accompagné d'une loquacité extraordinaire.

Le onzième jour au matin, la levée des vésicatoires parut augmenter la fièvre. Grande agitation dans la journée.

Le douzième jour, la suppuration des vésicatoires était assez abondante ; le pouls plus fort que la veille ; la langue toujours sèche et noire ; les dents également recouvertes par un enduit noirâtre ; le malade buvait avec difficulté, et les redoublemens se succédaient rapidement.

Le treizième jour au matin, affaissement total ; la figure presque décomposée, le pouls très-faible. On donnait de loin en loin quelques cuillerées d'un vin généreux. Le soir, redoublement comme la veille.

Le quatorzième jour, le pouls un peu plus fort que le précédent. Beaucoup d'agitation et un délire presque continuel, en parlant de mille objets les plus bizarres, et faisant les rapprochemens les plus disparates.

Le quinzième jour, le pouls plus faible que le quatorzième. Un serrement de dents quand

on donnait le biberon. L'émission involontaire des urines.

Le seizième jour, délire toute la journée. Le soir la respiration laborieuse; plus d'affaissement qu'à l'ordinaire. Sur les onze heures, le chirurgien qui veillait le malade, sentant son pouls faible et misérable, lui appliqua de nouveau les vésicatoires aux deux cuisses. Le reste de la nuit il parut très-accablé.

Le dix-septième jour au matin, le pouls était à-peu-près le même; mais sur les dix heures il se développa un peu davantage; il buvait toujours avec une grande difficulté; la langue était toujours sèche et noire; les urines présentaient une matière briquetée. Le soir un délire très-violent : il croyait parler à son frère, il lui demandait des nouvelles de son père, il voulait le voir absolument. Nous entrâmes dans ses idées, qui parurent l'occuper uniquement toute la nuit; nous tâchâmes de lui persuader qu'il le verrait bientôt, et, malgré son état de délire complet, il avait l'air de nous remercier.

Le dix-huitième, le pouls était un peu plus fort; la langue un peu moins sèche; la peau assez humectée; plus de tranquillité dans la

journée. Le soir encore nouveau délire ; nous le ramenâmes sur l'article de sa famille ; et nous parvînmes à lui faire croire qu'il ne tarderait pas à se trouver dans son sein. Cette idée avait l'air de lui faire du bien, il y revenait sans cesse.

Le dix-neuvième jour, état un peu meilleur Il buvait avec plus de facilité ; des idées incohérentes, mais presque point de délire.

Le vingtième jour, état sensiblement meilleur sous tous les rapports.

Le vingt-unième, état encore meilleur que la veille : la langue commença à se dépouiller de cette croute noirâtre dont nous avons parlé.

Le vingt-deuxième, le pouls entièrement tranquille et souple, la figure calme, une grande faiblesse. Mais le desir des alimens, qui s'annonça ce jour-là, augmenta insensiblement. La convalescence s'établit difficilement : elle fut longue et pénible. Enfin, au bout de quelque tems, Brasdor fut assez fort pour retourner auprès de son père, objet de tous ses soins et de toutes ses inquiétudes.

Lui étant attaché par les liens de la reconnaissance et de l'amitié, j'avais souvent eu occasion de causer avec lui. Dans ses discours,

j'avais remarqué un chagrin bien profond, occasionné par différentes causes. L'idée des tems de misères et d'horreurs dans lesquels nous vivions alors; celle du nombre de victimes infortunées, immolées chaque jour à la fureur des bourreaux; celle de son pays malheureux, livré à une troupe de brigands avides de carnage, qui poursuivaient, avec un acharnement insatiable, l'homme, le talent, la vertu, déchiraient son ame pure, sensible et délicate. Il tremblait pour les vieux jours de son père; il aurait desiré être auprès de lui, si son devoir ne l'eût retenu à l'armée. Triste et rêveur habituellement, le tems qu'il ne passait point auprès des malades, il le donnait tout entier aux pensées les plus sombres. Aussi était-il impossible qu'il échappât à la maladie qui l'a frappé.

TROISIÈME OBSERVATION.

Pierre Blandin, âgé de vingt-trois ans, d'un tempérament bilieux, entré à l'hôpital, sur les cinq heures du soir, présenta à la visite du lendemain de son entrée, les symptômes suivans: Il avait un peu de fièvre, un mal de tête assez considérable, et la bouche mauvaise. Un

émétique, donné dans un véhicule assez étendu, procura quelques évacuations par bas.

Le deuxième jour, la fièvre était à-peu-près la même ; mais le mal de tête paraissait moins sensible. La soif était peu considérable. Les boissons acidulées furent prescrites.

Le troisième jour, le pouls était plus agité, mais l'air était triste, et les yeux commençaient à être hagards.

Le quatrième jour, la fièvre augmenta. Peu de soif. Néanmoins le malade ne se plaignait d'aucune partie du corps. Le soir il eut un redoublement assez fort.

Le cinquième jour, la fièvre encore augmentée. Dans la journée un commencement de délire.

Le sixième jour, presque pas de fièvre le matin. L'apparence, au contraire, assez calme. Mais le soir redoublement très-fort, et délire, avec des paroles échappées brusquement. Blandin avait l'air de parler à ses sœurs. Il leur demandait à boire, les remerciait, leur souriait, puis tout-à-coup se mettait à pleurer.

Le septième jour, le pouls était faible, la langue jaunâtre, la peau sèche, de légers re-

doublemens dans la journée ; presque point de délire. Je lui parlai de ce qu'il avait fait la nuit précédente ; des paroles qu'il avait adressées à ses sœurs. Il en parut comme embarrassé. Je lui demandai s'il ne serait pas bien satisfait d'aller bientôt les revoir : je lui en fis entrevoir la possibilité. Chaque mot que je disais, semblait le ranimer ; le pouls était plus développé, la respiration devenait plus facile.

Le huitième jour, le pouls était à-peu-près le même que la veille. L'air toujours rêveur, la langue un peu moins jaune. Je m'entretins encore avec lui sur le sujet de la veille ; je lui fis la promesse positive d'un congé de convalescence, et je vis briller, pour la première fois, dans ses yeux, la joie la plus vive.

Le neuvième jour, le pouls était assez fort, la langue bien humectée, la peau un peu plus souple que les jours précédens. Je le décidai à accepter quelques alimens ; mais il ne parut pas les prendre avec plaisir.

Le dixième jour, il était assez bien ; le visage était un peu animé et le regard plus assuré. Il continua de prendre un peu d'alimens. Son état s'améliora jusqu'au douzième jour. Arrivé

à son lit, je dis au médecin de visite que j'avais promis à Blandin un congé de convalescence, et je le priai de vouloir bien le lui donner. Le médecin, pensant que la maladie n'avait point été assez grave pour user de ce moyen; et espérant que, sans l'employer, la convalescence pourrait être confirmée, le refusa, à la vérité avec la plus grande douceur et le plus grand ménagement; mais ce refus eut les suites les plus funestes. En effet, le treizième jour la fièvre avait reparu, avec l'air de l'accablement le plus complet : refus de boire; et le soir grande agitation.

Le quatorzième, il eut des redoublemens pendant la journée; le pouls était assez fort; il eut un peu d'agitation.

Le quinzième jour, la prostration des forces était allarmante. Le pouls faible et tremblottant. Les vésicatoires furent appliquées.

Le seizième, le visage fut tout-à-fait décoloré. Les extrémités commençaient à être froides. Une potion confortante parut le ranimer un peu; mais ce ne fut que pour quelques heures : il mourut dans la nuit du seizième au dix-septième jour.

Je n'ai pu avoir aucun renseignement sur

Blandin, si ce n'est qu'il avait quitté son pays depuis cinq mois seulement.

Je pourrais citer encore ici différentes histoires de cette espèce de maladie, qui auraient plus ou moins d'analogie avec les précédentes. Mais celles que je viens de décrire prouveront assez, je pense, que la nostalgie, compliquée avec une maladie quelconque, doit être soignée, sinon comme maladie essentielle, du moins comme maladie concomitante. Il est à remarquer que la fièvre putride était ordinairement celle qui atteignait le plus fréquemment les nostalgiques. Et, en effet, ne devaient-ils pas être conduits successivement à cette fièvre, par l'état de faiblesse qu'aggravait chaque jour le tourment continuel qui sappait, d'une manière trop sûre, les fondemens de leur existence, et qui devait amener lentement, il est vrai, mais inévitablement leur destruction? Que sont, en effet, les souffrances physiques, comparées aux souffrances morales? Les premières ont beau être violentes, elles ne durent point; et, si elles se prolongent quelque tems au même degré, le corps, accablé par la douleur, finit par être livré à un sommeil qui, quoique souvent pénible, n'en est pas moins un moment de repos. Mais point de sommeil, point de repos pour l'être malheureux, poursuivi par une peine profonde.

Livré sans cesse à sa triste situation ; qui pourrait l'en distraire ? Il fuit tout le monde, il craint d'exciter une vaine pitié ; il craint même qu'on ne devine ce qu'il éprouve. Le lieu le plus solitaire est celui qu'il choisit. Là, seul avec son mal, il tente vainement de le maîtriser ; les efforts qu'il fait pour cela semblent le développer davantage. Son énergie a disparu, tous ses ressorts vont se briser. Il succombera nécessairement, et tout son être sera infailliblement anéanti.

C'est ainsi que se terminait le triste sort de nos nostalgiques, que rien ne pouvait enlever à leur triste situation. Les nouveaux soldats n'étaient pas tous atteints, au même degré, par cette maladie. Voyons d'abord les tempéramens qui y étaient les plus exposés.

Sujets les plus exposés à la Nostalgie.

On peut remarquer facilement, chez les hommes de dix-huit à trentre ans, deux diathèses essentiellement distinctes. La diathèse sanguine et la diathèse bilieuse ; mais à cet âge il n'existe guères que ces deux distinctions. Aussi ne parlerons-nous que des deux sortes de tempéramens, chez lesquels une de ces deux dispositions se manifeste. Voyons d'abord celui chez lequel la diathèse sanguine

c'est-à-dire le tempérament sanguin, prédomine.

Les soldats d'un tempérament sanguin étaient exposés généralement à la nostalgie; mais elle paraissait les ménager beaucoup. Les symptômes étaient rarement très-graves, et ne résistaient pas ordinairement; aussi peu de sujets de ce tempérament en furent la victime. Il n'en était pas de même des soldats d'un tempérament bilieux; ils en étaient frappés d'une manière terrible. Chez eux, les symptômes règnaient avec une opiniâtreté difficile à combattre avec avantage : ils étaient accompagnés d'une impossibilité presqu'absolue, de distraction. Aussi un très-grand nombre fut emporté, sur-tout par les diverses complications qui venaient s'y joindre. La nostalgie fut plus particulièrement funeste aux habitans des campagnes, qu'aux jeunes gens sortis des villes : ceux-ci, accoutumés de bonne heure à une sorte de dissipation, à un genre de vie plus ou moins bruyant, n'étaient, pour ainsi-dire, pas aussi étrangers à l'espèce de vie errante que mènent ordinairement les bataillons nouvellement formés : ils recevaient de tems en tems des nouvelles de leurs familles et de leurs amis. Qui ne sait tout le bien que produit une lettre tracée par une main chérie? Plus instruits, d'ailleurs, que la plupart

de leurs camarades, ils avaient le droit de concevoir l'espérance d'un avancement assez rapide, et cette perspective semblait adoucir le tableau de l'avenir qui se présentait devant eux.

Mais les malheureux jeunes gens des campagnes, qui n'avaient aucune communication avec leur famille, n'entrevoyaient, pour l'avenir, qu'une existence insupportable, en la comparant à celle qu'ils venaient de quitter ; les regrets continuels qu'excitait chez eux la conversation, n'avait et ne pouvait avoir, pour sujet, que le souvenir du passé. Ils avaient perdu le bonheur en perdant la tranquillité. Les malheureux Bretons, sur-tout, furent frappés d'une manière terrible, par la nostalgie. Presque tous furent obligés d'entrer dans les différens hopitaux ; ils ne pouvaient être entendus que de leurs compatriotes, par conséquent ils ne pouvaient recevoir aucune espèce de consolation de la part de ceux qui étaient chargés de leur donner des soins. Aussi un très-petit nombre échappa à la mortalité qui devenait pour eux inévitable.

Les soldats les plus tourmentés de la nostalgie étaient ceux des bataillons (je parle toujours des nouveaux) qui se trouvaient en cantonnement. L'inaction absolue dans laquelle ils étaient plongés, semblait ajouter encore à leurs souffrances.

Il n'en était pas de même du soldat qui était à l'armée active. Voyons-le en présence de l'ennemi : le canon gronde, il est d'abord étonné; toutes ses facultés sont comme suspendues; mais il est dans les rangs des braves. Bientôt il revient de son étonnement; il s'anime, il s'échauffe, il s'enflamme; il sent naître dans son cœur un mouvement jusqu'alors inconnu, mouvement généreux, accompagné d'un noble enthousiasme, d'une exaltation sublime; c'est l'amour de la gloire dans toute sa pureté, dans toute sa force; il brûle d'être distingué aux champs d'honneur, il se bat comme un lion. En vain, pour l'épouvanter, les feux croisés d'une artillerie foudroyante sèment à ses côtés le carnage et la mort; cet aspect semble redoubler son impétuosité; l'œil en feu, il s'élance sur les phalanges ennemies, les enfonce en criant : A nous la victoire !

Qui pourra concevoir un jour comment des jeunes gens, élevés d'une manière délicate, arrachés à une vie douce et sédentaire, entraînés, souvent de force, dans les bataillons; comment, dis-je, ces mêmes jeunes gens, un jour de bataille, devenus en un instant les soldats les plus intrépides et les plus audacieux de l'armée, disputaient les drapeaux autrichiens à nos plus

anciens grenadiers ? Comment pourra-t-on expliquer ce prodige ? si ce n'est en disant : Ils étaient tous Français.

L'amour de la gloire, une fois développé dans le cœur du soldat, ne lui permettait pas, pour ainsi-dire, une autre idée ; dès cet instant il n'avait plus à redouter les atteintes de la nostalgie. Aussi diminua-t-elle sensiblement du moment où il n'arriva plus à l'armée de nouveaux bataillons. Il en est venu quelques-uns dans le cours de l'année, mais en très-petit nombre.

J'ai dit plus haut que la nostalgie n'atteignait que les nouveaux soldats ; je ne prétends pas, pour cela, avancer que les anciens soldats en soient tous exempts ; car j'ai vu quelques exemples du contraire ; à la vérité ils étaient très-rares. Je me rappelle, entr'autres, celui d'un lieutenant du régiment des carabiniers ; il était de Lyon, et il y avait douze ans qu'il servait. Depuis ce tems il n'était pas retourné une seule fois dans son pays : il tomba malade, et entra à l'hôpital Sainte-Margueritte, à Strasbourg. C'était quelques mois après le siège de Lyon. Les scènes horribles qui avaient dévasté cette malheureuse cité, étaient connues de toute l'Europe, et, à plus forte raison, de l'armée. Depuis le commencement de ce siège, le malade, dont nous parlons, n'avait point reçu

de nouvelles de sa famille, il en était fort inquiet; il avait l'air sombre et rêveur; en un mot, il joignait les principaux symptômes de la nostalgie à une fièvre qui, par fois, était continue pendant quatre à cinq jours, et lui laissait ensuite plus ou moins de repos. Cette fièvre n'avait aucune espèce de régularité; tantôt elle le quittait, tantôt elle le reprenait, et au bout d'un mois il n'y avait pas d'amélioration à son état. Je l'avais déjà questionné plusieurs fois, assez inutilement; mais je parvins enfin à lui arracher l'aveu de sa peine. Il me confia ses chagrins et ses inquiétudes. Je lui proposai de lui faire avoir une permission d'aller passer quinze jours dans son pays : il refusa en disant qu'il n'était pas un enfant, qu'il saurait bien s'élever au-dessus de toutes ses peines. Quinze jours se passent et sa situation est toujours la même; craignant que sa fièvre ne s'aggravât davantage, je le pressai d'accepter la permission que je lui avais d'abord proposée. Il céda à mes instances, et partit pour son pays. J'eus occasion de le revoir huit mois après; il était alors entièrement rétabli, et me confirma, que quinze jours de tranquillité, dans le sein de sa famille, avaient assuré sa convalescence d'une manière inaltérable : ce que je lui avais annoncé à une époque bien antérieure.

Je n'ai jamais vu de blessés attaqués de la nostalgie. Et en effet, ils s'étaient déjà mesurés avec l'ennemi ; ils avaient éprouvé cet élan généreux qui les enlevait, pour ainsi-dire, à eux-mêmes, en faisant naître dans leur cœur le besoin de la gloire. Je n'en connais qu'un seul exemple ; il eut lieu chez un de mes intimes amis, qui fut blessé par un accident, auprès du fort de Suze. Je vais le rapporter.

QUATRIÈME OBSERVATION.

Charles-Marie Robert, âgé de vingt-deux ans, d'un tempérament sanguin ; d'abord élève, puis préparateur des leçons des professeurs Fourcroy et Déyeux ; jeune homme rempli de moyens, chimiste de la plus grande espérance, avait été envoyé, en qualité de pharmacien, à l'armée de Naples. Nous étions partis ensemble de Paris, et nous avions été obligés de nous arrêter à l'hôpital de Suze, où il y avait alors un très-grand nombre de blessés. Le 19 floréal, sur les dix heures du matin, on vint me chercher au pansement pour aller voir un blessé : on me dit, en chemin, que c'était Robert qui venait de faire une chûte. Je cours à l'endroit que l'on m'indique, j'arrive ; et là, je vois mon pauvre ami étendu, sans connaissance, sur la terre ; le visage

pâle ; les lèvres livides, les yeux fermés ; l'arcade sourcillère droite divisée et un peu de sang sur les deux paupières de l'œil droit. Cette plaie était le résultat d'une chûte, extrêmement violente, qu'il venait de faire un quart-d'heure auparavant. Il fut transporté sur-le-champ à l'hôpital ; et aussi-tôt qu'il fut mis dans son lit, je remarquai que le pouls était petit, serré : je le saignai largement : une heure après, le pouls était un peu plus fort. A quatre heures, il fut saigné une seconde fois; mais sa position n'était pas plus rassurante que vers le midi. Il n'entendait rien, ne parlait point, et prenait très-difficilement les boissons que nous essayâmes de lui donner. Seulement, de tems en tems, il poussait des soupirs profonds. Un chirurgien de première classe, qui arriva cinq heures après l'accident, proposa le trépan, attribuant à un épanchement les accidens qu'il remarquait. Je croyais devoir les attribuer à la commotion seulement, et j'étais d'autant plus fondé à le penser, qu'au premier moment où je vis Robert, les accidens existaient au même degré. Je priai mon confrère de retarder au moins l'opération, et je tâchai de faire prendre au malade une légère décoction de tamarin, émétisée. Le lendemain matin, son état était à-peu-près le même que le jour précédent : le pouls était assez calme ;

mais, de tems en tems, il offrait des types irréguliers; il buvait cependant un peu plus facilement: sur le soir il eut une légère évacuation; il fut trois jours et trois nuits sans proférer une seule parole. On continuait toujours d'émétiser ses boissons. Le quatrième jour il laissa échapper quelques mots; il parlait à sa mère. Je lui répondis comme si c'était elle-même; mais il garda bientôt le silence et retomba dans un affaissement toujours inquiétant. Le cinquième jour il ouvrait les yeux, et laissait échapper de tems en tems quelques paroles, incohérentes à la vérité; mais d'une voix plus assurée que la veille. Le soir il eut une espèce de délire assez fort: il parlait vivement. Il appelait tantôt son père, tantôt sa mère. Un instant après c'était à un de ses amis qu'il s'adressait; je tâchai de le calmer en flattant toujours ses idées, ainsi que ses moindres desirs.

Le sixième jour, sur les dix heures, il me reconnut. C'était la première fois depuis son accident. Des larmes coulèrent de ses yeux: je profitai de ce moment heureux de calme, pour lui demander s'il ne désirait pas retourner dans sa famille; il ne répondit rien. Il ne me fut pas difficile de sentir que c'était la crainte de me laisser seul qui l'empêchait de me répondre. Je le prévins donc, et je lui dis que je préférais

mille fois rester seul, avec la certitude de le conserver, que de hasarder un instant ses jours. C'était un devoir que m'imposait mon amitié pour lui, et mon attachement pour ses respectables parens.

Le lendemain je revins sur ma proposition de la veille : je lui dis qu'aussitôt qu'il serait un peu rétabli, je le ferais partir pour aller retrouver son père et son excellente mère. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine que je le déterminai à se ranger de mon avis. Enfin il y consentit, et dès-lors je m'occupai de préparer son départ.

Le huitième jour, son état était bien meilleur, le pouls était plus développé, il buvait facilement et abondamment ; ses idées commencèrent à se lier davantage : il avait le regard plus animé. Je lui fis prendre quelques alimens légers. Il avait encore, de tems en tems, des momens de délire, mais ils étaient très-courts.

Le neuvième jour et le suivant, il reprit un peu de force. Enfin le onzième jour, quoiqu'il ne fût pas aussi fort que je l'aurais desiré, je fus obligé de le faire partir. J'ai su depuis par lui-même, qu'il avait assez bien supporté le voyage. Seulement, il avait plusieurs fois, particulièrement à Chambéry, éprouvé des mouvemens tout-à-fait extraordinaires, mouvemens qu'il devait attribuer

à la secousse de la voiture, et qui disparurent par le repos. J'avais été obligé de presser son départ, dans la crainte de voir arriver à chaque instant les Russes, qui n'étaient qu'à quelques lieues de Suze. Et en effet, quatre jours après qu'il m'eut quitté, nous fûmes obligés d'effectuer notre retraite par le Mont-Cénis.

Lors de son arrivée à l'armée, c'était la première fois que Robert s'éloignait de sa famille, dont il était tendrement aimé : il était en même tems obligé de quitter une place qu'il craignait de perdre pour toujours. Il allait passer à l'armée des jours oisifs et désœuvrés, perdus par conséquent pour la science qu'il cultivait avec la plus grande ardeur. Quelle triste perspective pour un jeune homme qui sent le besoin d'utiliser sa vie, de tirer partie de tous ses moyens pour entreprendre et suivre des travaux utiles, pour s'assurer une existence honorable et accompagnée de considération ! Lié avec lui dès ma plus tendre enfance, son ami intime au collège, je le regardais comme mon frère. Nous étions toujours ensemble ; aussi je connaissais bien le fond de son cœur, je savais ce qui le tourmentait ; j'avais deviné sa pensée, car il n'aurait osé me la dire dans la crainte de m'affliger. L'idée de le voir s'éloigner de moi, de rester sans lui à l'armée, était une idée bien pénible, sans doute ; mais l'assurance de sa conser-

vation devait l'emporter sur tout. Je le fis donc partir, pour ainsi dire, malgré lui, trop heureux de le rendre à ses excellens parens.

De la Nostalgie qui régna à l'armée des Alpes, au commencement de l'an huit.

Si j'avais été à même d'observer un grand nombre de Nostalgies à l'armée du Rhin, au commencement de l'an 2, je trouvai à l'armée des Alpes, au commencement de l'an 8, l'occasion d'en observer aussi une grande quantité. Les circonstances, qui avaient donné naissance à celle de l'armée du Rhin, étaient à-peu-près les mêmes que celles qui ont amené celle des Alpes. Dans la première, ce fut le départ général de tous les réquisitionnaires; dans la seconde, ce fut celui de tous les conscrits : ils étaient de même enlevés subitement à leurs familles, à leurs habitudes. Forcés de commencer une vie, à laquelle ils n'avaient pas été préparés, manquant d'habillemens, souvent de vivres, ils semblaient avoir été oubliés, tantôt dans un cantonnement, tantôt dans un bivouac, postés dans le voisinage des Alpes. Une tristesse profonde s'emparait d'eux ; le découragement le plus complet ne tardait pas à l'accompagner, et bientôt les hôpitaux de Briançon, d'Embrun, de

Gap et de Grenoble, reçurent une très-grande quantité de Nostalgiques. La maladie présentait à-peu-près les mêmes symptômes qu'elle avait offerts à l'armée du Rhin ; cependant les ravages m'ont paru moins considérables ; il est vrai que le nombre des conscrits de l'an huit était bien inférieur à celui des réquisionnaires de l'an deux ; mais s'il n'en périt pas beaucoup de la Nostalgie, proprement dite, presque tous furent atteints par les maladies regnantes ici, comme au Rhin six ans auparavant. Les maladies étaient très-meurtrières ; elles devaient probablement leur naissance à des causes bien analogues à celles du Rhin.

La défaite de l'armée française sous les murs de Véronne, les fatigues multipliées, les privations de tous genres qui accompagnèrent cette défaite, et plus encore le passage rapide du climat ardent de l'Italie à la température glaciale des Alpes, occasionnèrent beaucoup de dysenteries, de fièvres putrides et de fièvres malignes. La mortalité fut terrible, et les Nostalgiques en furent sur-tout frappés. A l'instar des médecins de l'armée du Rhin, les médecins de l'armée des Alpes, établissant une suite d'observations faites avec le plus grand soin et la plus grande exactitude, reconnurent aisément la Nostalgie, et la traitèrent de même. C'était le seul moyen de sauver un grand

nombre de malades : ils y réussirent. Puissent-ils, tant qu'ils vivront, jouir en paix de cette douce satisfaction, que doit éprouver l'homme qui a pu rendre un fils à sa mère, un brave à l'armée, et un citoyen à son pays.

Moyens de prévenir la Nostalgie.

Je pense que souvent il est difficile de prévenir la Nostalgie chez le nouveau soldat qui se trouve enlevé en un instant aux objets de son attachement. Mais un des moyens les plus sûrs, serait de ne le laisser dans l'inaction, que le moins de tems possible ; de lui imposer une occupation presque toujours continuelle ; de le tenir, pour ainsi dire, sans cesse, en haleine. Voyez le cavalier qui arrive au régiment ; il emploie toute sa journée, soit à l'exercice de l'équitation qu'il commence, soit à panser et soigner son cheval ; il n'a presque pas le tems de se reposer. Aussi voit-on ordinairement très-peu de cavaliers atteints de Nostalgie, tandis que le fantassin en est frappé assez habituellement. Etabli dans un cantonnement, où il est entièrement désœuvré, il pense sans cesse à ce qu'il a quitté ; il compare la vie qu'il menait avec celle qu'il mène. Son tems heureux s'est écoulé ; il ne le retrouvera plus ;

il ne peut plus en concevoir l'espérance. Cette idée est la seule qui l'occupe, la seule qui revient sans cesse. C'est donc cette idée qu'il faut s'attacher à combattre, et le moyen de le faire efficacement, est de donner aux soldats une impulsion, soit physique, soit morale, qui les tienne toujours en action. Ce que j'avance doit être une vérité démontrée, si l'on observe avec soin ce qui est arrivé à la première armée de réserve, partie de Dijon le 12 floréal an 8, composée presqu'entièrement de conscrits ; elle ne nous a pas offert un seul nostalgique, du moins je n'en ai point rencontré. Il est vrai que cette armée était commandée par le Premier Consul Bonaparte, et que ce nom était pour tous les soldats un garant de la victoire. Un regard, un mot de ce général les élevait au-dessus d'eux-mêmes : fantassins, cavaliers, tous étaient animés du même enthousiasme, tous étaient fiers de l'avoir à leur tête, tous brûlaient d'en venir aux mains avec les troupes autrichiennes, de les battre ou de mourir sous les yeux de leur général. Il leur avait promis la conquête de l'Italie ; ils comptaient sur sa promesse, il était facile de le voir, par l'ardeur incroyable avec laquelle ils exécutaient les marches les plus longues et les plus pénibles : à peine trouvaient-ils le moment de prendre du repos. Ils n'étaient pas

plutôt arrivés dans un endroit, qu'il fallait songer au départ; jamais marche d'armée ne fut plus rapide. Ce fut au pied du Grand Saint-Bernard qu'elle rencontra pour la première fois l'ennemi. Elle le battit, et marcha avec la rapidité de l'éclair, de succès en succès, jusqu'aux plaines de Marengo. Ce n'est point à moi à parler de ces champs à jamais mémorables dans les fastes de la gloire des armées françaises. Ce que je dois remarquer seulement, c'est la promptitude avec laquelle a été dirigée et exécutée cette expédition; promptitude qui ne laissait pas au soldat novice la possibilité d'avoir une autre idée que celle de marcher droit à l'ennemi, et le mettait par conséquent à l'abri de la Nostalgie. Aussi, comme je l'ai dit plus haut, je n'en ai pas vu alors un seul exemple.

Moyens curatifs de la Nostalgie.

La Nostalgie existant seule, est une maladie essentiellement morale : elle doit donc être traitée comme toutes les maladies qui appartiennent à la partie morale de l'homme. S'il n'est pas toujours facile de la reconnaître, le traitement en est toujours simple. Rendez le nostalgique aux objets de son attachement, ou excitez en lui un

sentiment plus ou moins vif, qui lui fasse sinon oublier le passé, du moins en modérer les souvenirs déchirans, en lui ouvrant, pour ainsi dire, un nouvel avenir. Si la Nostalgie est quelquefois difficile à reconnaître, quand elle est seule, la difficulté est bien plus grande quand elle est compliquée par une maladie quelconque. Il faut ici, plus que dans toute autre circonstance, que le médecin soit l'ami du malade qu'il soigne; qu'il jouisse de sa plus grande confiance; je dirai plus, de son intimité; car il aura beau traiter la maladie, dont les symptômes sont évidens, il ne réussira pas, s'il ne vient point à bout de faire disparaître cette complication fâcheuse, qui rendra la maladie funeste. Le médecin militaire, avec un peu d'habitude et d'observation, parviendra à établir assez facilement ces distinctions, et saura appliquer les moyens curatifs convenables.

Mon projet a été d'établir, dans cette Dissertation, que la Nostalogie est une maladie malheureusement trop commune parmi les soldats qui viennent de quitter leur pays; que quand elle existe seule, elle a assez rarement des suites funestes; mais qu'elle se complique facilement avec d'autres maladies qui emportent promptement le malade, si on ne reconnaît pas la com-

plication ; car alors il est impossible de songer à la faire disparaître. Si je n'ai point rempli le but que je m'étais proposé, j'aurai du moins la satisfaction de l'avoir tenté. J'ai dit ce que j'ai vu, j'ai rapporté ce que j'ai observé ; pouvais-je faire, et peut-on m'en demander davantage ?

FIN.

PROPOSITIONS.

1°. Quelles sont les maladies qui regnent le plus souvent chez les militaires en campagne ?

2°. Quels sont les effets du virus psorique chez les soldats ?

3°. Quels sont chez les mêmes individus, les effets du virus vénérien ?

4°. A quels symptômes peut-on reconnaître la complication d'un de ces virus avec les différentes plaies produites, soit par des coups de feu, soit par des coups de sabre ?

5°. Quelles sont les plaies d'armes à feu, les plus dangereuses ?

6°. Quels sont les coups de sabre, les plus funestes ?

7°. Quelles sont les infirmités qui accompagnent ordinairement la terminaison d'une guerre ?